Monsieur Cap.
de la part de l'auteur

[P.]
22280/p

LOUIS DEBACQ
Pharmacien de 1re Classe

DISCOURS

DE M. LE PROFESSEUR DE LA RIVE,

PRONONCÉ A LA

VINGT-QUATRIÈME SÉANCE ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ

Pour l'avancement des Arts.

Le jeudi 11 *août* 1842, *à quatre heures après-midi, dans la salle des séances du Grand Conseil, à l'Hôtel-de-Ville.*

42550

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DISCOURS

DE M. LE PROFESSEUR DE LA RIVE,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

MESSIEURS,

Il y a un an, à pareil jour, celui qui pendant près de vingt années avait constamment présidé ces séances solennelles, n'était déjà pas au milieu de nous. La maladie, plus forte que sa volonté, était la cause de son absence ; l'un de nos collègues était venu, sur sa demande, vous retracer à sa place, avec autant de sentiment que d'esprit, la vie des deux membres que la Société des Arts avait eu le malheur de perdre dans l'année. Sans doute, en ne voyant pas notre Président à sa place accoutumée, de tristes pressentiments étaient au fond de nos cœurs ; mais il nous res-

tait encore un peu d'espérance. M. De Candolle, quoique absent, quoique malade, vivait encore; une fois déjà un mal grave avait failli nous l'enlever, et cependant sa santé ébranlée s'était ensuite raffermie. N'en serait-il pas de même cette fois?

Aujourd'hui, Messieurs, comme l'an dernier, M. De Candolle ne préside pas cette séance, mais cette fois c'est pour toujours qu'il nous manque. Vous ne l'entendrez plus venir avec cet esprit toujours nouveau, avec cette grâce toujours la même, vous rappeler les détails de la vie de ceux de nos collègues que nous avons perdus. Vous ne le verrez plus remettre à cette jeunesse les prix destinés à l'encourager, en lui adressant des paroles paternelles et des conseils bienveillants. La triste réalité a succédé aux graves inquiétudes que nous avions l'an dernier; M. De Candolle n'est plus; et celui qui vient aujourd'hui vous parler n'est pas un remplaçant provisoire, mais bien un successeur définitif.

Ce successeur, Messieurs, un autre que moi devait l'être. La Société des Arts avait appelé au poste honorable de Président, un de ses membres les plus anciens et les plus actifs, l'un des hommes qui avaient le plus contribué depuis quelques années, avec M. De Candolle, au développement et à la prospérité de cette précieuse

institution. M. le syndic Rigaud, qui avait si souvent présidé la Classe des Beaux-Arts, était appelé naturellement à la présidence de la Société tout entière. Ami éclairé des arts, il avait toujours su, au milieu de nombreuses et graves occupations, trouver pour la Société un temps et un intérêt dont celle-ci appréciait toute la valeur. La nomination de M. Rigaud devait être pour la Société un gain précieux, elle n'aura été de sa part qu'un témoignage de reconnaissance. M. le syndic Rigaud, après six mois de présidence, a renoncé à cette fonction difficilement compatible avec les occupations dont la confiance de ses concitoyens le chargeait de nouveau.

Voilà, Messieurs, par quel concours de circonstances je suis appelé à ouvrir aujourd'hui cette séance. Triste privilége que celui que je dois à la mort de l'homme illustre que nous pleurons et au refus du magistrat que nous aurions voulu voir à notre tête ; mais en même temps honneur dont je sens tout le prix et toute la responsabilité, que celui qui m'appelle à succéder, dans le poste que vous m'avez confié, aux De Saussure, aux Pictet, aux De Candolle, à ces savants dévoués que la Société est fière d'avoir eus à sa tête.

Vous le savez, Messieurs, l'office du Président ne consiste guère, dans ces séances publiques, qu'à retracer brièvement la vie des membres que

la Société a perdus pendant l'année. Le Président devrait, il est vrai, parler aussi des intérêts généraux de notre institution ; mais ce chapitre est malheureusement bien plus court que le premier, surtout aujourd'hui : peut-être pourrait-il, avec quelque avantage, prendre plus de développement dans l'avenir. Sans doute la Société des Arts a principalement pour but le développement des trois grandes branches entre lesquelles elle se subdivise, *Beaux-Arts*, *Industrie*, *Agriculture ;* mais n'a-t-elle pas aussi pour objet de rapprocher les uns des autres ceux qui cultivent ces différentes branches des Arts? Ce rapprochement ne pourrait-il pas se faire d'une manière plus réelle qu'il n'a lieu actuellement? La Société possède quelques fonds dont elle seule a le droit de disposer : c'est déjà un intérêt commun qui peut en amener d'autres. Le désir que j'éprouve d'en voir augmenter le nombre m'a engagé à prier la Société de vouloir bien accepter la somme de trois mille francs que l'Académie des Sciences m'a accordée comme part au prix Monthyon, pour la découverte du dorage électrique. En demandant que les revenus de cette somme fussent consacrés à un prix pour l'auteur de la découverte la plus utile à l'industrie genevoise, j'ai voulu manifester l'intérêt qui m'a toujours animé pour cet élément si important de notre

prospérité nationale, et rappeler que la Société des Arts tout entière en est la plus fidèle comme la plus ancienne protectrice.

Je ne m'étendrai pas, Messieurs, sur le point de vue que je viens de vous signaler ; je me permets de le soumettre à vos réflexions, convaincu que, s'il y a quelque chose d'utile à faire dans le sens que j'ai indiqué, votre concours ne fera jamais défaut à celui qui provoquera dans ce but les mesures nécessaires. Je passe à l'objet principal de ce discours, et je viens remplir le douloureux devoir qui m'est imposé, celui de vous retracer les pertes que notre Société a faites dans l'année.

La Société des Arts a perdu cinq membres depuis la dernière séance publique du 12 août 1841 : M. Alméras, et M. Fabry de Gex, dans la Classe des Beaux-Arts ; MM. De Candolle, Lullin-de Châteauvieux et De Sismondi, dans la Classe d'Agriculture.

C'est le 19 août 1841, par conséquent bien peu de jours après notre dernière séance publique, que la mort nous a enlevé M. Abraham-Maurice Alméras, à l'âge de 57 ans. Fils d'un graveur distingué, M. Alméras suivit d'abord la profession de son père, mais sa vue altérée dès son enfance l'obligea de chercher une autre occupation ; il fut alors placé chez M. Jérémie Arlaud pour s'y

perfectionner dans l'étude du dessin. Ses progrès furent rapides, et bientôt il fut capable de remplacer son maître dans la direction de son école. Il se livra d'abord au dessin de la figure, et fit plusieurs portraits qui prouvent le succès qu'il aurait pu obtenir dans ce genre si sa vue n'avait pas été un obstacle à ce qu'il y persistât. Marié en 1810 avec Mlle Anne Chappuis, qui était son écolière et qui s'occupait surtout de la peinture des fleurs, il s'adonna pendant quelque temps à ce genre qui était alors fort goûté ; tout le monde connaît le charme avec lequel il savait rendre l'expression d'un bouquet. Plus tard, aidé des conseils du paysagiste De la Rive avec lequel il travailla quelquefois d'après nature, il s'occupa du paysage, soit au crayon, soit à la sépia, et il a laissé quelques beaux dessins dans la manière de De la Rive. Ses croquis à la mine de plomb, fort appréciés des étrangers qui affluèrent à Genève après 1815, joints aux nombreuses leçons qu'il eut à cette époque, furent la source de la petite fortune qui lui permit, huit ans avant sa mort, de jouir d'un repos justement acquis.

M. Alméras concourut avec M. Durelli pour la place de Directeur de l'Ecole d'Ornement ; il présenta au concours des dessins dont on reconnut tout le mérite, et il ne manqua sa nomination que d'un petit nombre de voix. Ce qui

dans d'autres circonstances aurait pu s'appeler un échec, peut dans ce cas être considéré comme un titre honorable. Etre aussi près de réussir avec un concurrent aussi redoutable, prouve la haute opinion que M. Alméras avait inspirée de lui à ses juges. Ce n'est pas seulement par le mérite de ses productions que M. Alméras se montrait capable d'initier à l'art du dessin les jeunes gens confiés à ses soins ; mais sa facilité à comprendre les différents genres de dessin, l'ardeur dont il s'enthousiasmait pour son art, le zèle qu'il apportait à son enseignement auquel il donnait ainsi un véritable agrément, étaient surtout les qualités qui le distinguaient comme maître et qui lui concilièrent tant d'élèves véritablement affectionnés.

En 1834, au moment où il se retirait à la campagne avec sa famille pour y achever paisiblement ses jours, il eut le malheur de perdre la compagne de sa vie, de ses goûts, de ses travaux. Ce chagrin porta un coup funeste à son bonheur et à sa santé. Malgré les soins affectueux de ses sœurs et de son fils avec lesquels il vivait, il ne put jamais se remettre entièrement ; la fatigue qu'il éprouva l'été dernier, à la suite d'un incendie où il écouta plus son zèle que ses forces, précipita sa fin, et il nous fut enlevé à un âge encore bien peu avancé.

Vous venez, Messieurs, d'apprécier avec moi, dans M. Alméras, l'artiste plein d'ardeur pour son art; vous trouverez dans M. Fabry de Gex le type de l'amateur, du connaisseur à la fois judicieux et enthousiaste. Né à Gex le 25 janvier 1759, et mort à l'âge de 83 ans, M. Fabry fut successivement élève des colléges de Belley et de Lyon. Il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour le dessin; mais, appelé à une autre carrière, il ne put jamais s'y livrer que comme à un passe-temps qui lui fut toujours cher et souvent précieux. Détenu à Gex et ensuite au fort de Pierre-Châtel pendant les orages de la révolution, il trouva dans la peinture une source puissante de distraction à laquelle il ne renonça jamais; ses enfants ne se souviennent pas d'avoir vu son cabinet sans chevalet, sans toile commencée; il tenait encore ses pinceaux huit jours avant sa mort.

Son goût passionné pour les Beaux-Arts le porta à faire de nombreux voyages à Paris, en Angleterre, en Hollande, en Italie, pour y parcourir, y étudier les musées et les galeries. Il faisait dans ces voyages une abondante moisson d'observations; mais surtout il savait en rendre compte avec une vivacité d'expression, une chaleur de diction qui électrisaient ses auditeurs et que l'âge n'avait point affaiblies. L'influence que M.

Fabry exerça sur notre école genevoise ne peut être méconnue. Il fut un de ceux qui comprirent qu'il pouvait sortir de nos classes de dessin plus que de simples dessinateurs destinés à une carrière industrielle : il crut à la possibilité pour Genève d'avoir des peintres, et il a eu le bonheur de voir son opinion plus que confirmée, ses espérances plus que réalisées. M. Fabry contribua pour sa part à cet heureux résultat par ses relations amicales avec la plupart de nos artistes, par les conseils judicieux qu'il leur donnait souvent, et surtout par la profonde admiration qu'il avait pour l'art, et qu'il savait faire passer chez tous ceux qui l'approchaient. Partisan peut-être un peu trop exclusif de l'école purement classique, aussi bien dans les Beaux-Arts qu'en littérature, il lutta avec persévérance pour soutenir les vrais principes de l'art et les doctrines des grandes écoles, contre les écarts d'une individualité souvent trop affranchie ; et ce n'est pas là, reconnaissons-le, l'un des moindres services qu'il a rendus à la culture des arts à Genève. M. Fabry, quoique étranger, aimait notre pays comme s'il eût été le sien ; et nous n'oublierons pas cet aimable vieillard dont la parole animée, les directions bienveillantes manqueront bien souvent à nos réunions comme à nos artistes.

Mes premières paroles, Messieurs, ont été

pour vous rappeler l'immense perte que nous avons faite cette année. J'y reviens actuellement, et je vais chercher à vous retracer ce que M. De Candolle a été pour la Société des Arts. Déjà le premier Magistrat de la République et le Recteur de l'Académie ont raconté en détail l'histoire de cette vie si bien remplie ; il semble qu'il ne me reste plus rien à dire ; et cependant ce qui m'embarrasse, c'est bien moins la crainte de répéter ce qui a déjà été dit, que la difficulté, même en me bornant à ce qui concerne la Société des Arts, de compléter, sans être trop long, l'énumération des titres de M. De Candolle à la reconnaissance de ses concitoyens. Une activité prodigieuse jointe à la plus haute intelligence, voilà en deux mots ce qui caractérisait M. De Candolle ; voilà ce qui explique comment, dans le court espace d'une vie humaine, il a pu faire tout ce qu'il a fait.

Ce fut dans les champs et non dans les herbiers que M. De Candolle fit ses premières études de botanique; il embrassa dans toutes ses parties également cette science qu'il fit sienne, il en chercha, il en montra toutes les faces, toutes les applications. Il s'occupa par conséquent d'agriculture. Chargé, sous le régime impérial, d'un grand travail agricole sur tout l'empire français qui s'étendait alors de Rome à Hambourg, il fit

plusieurs voyages pour étudier l'agriculture des différentes parties de ce vaste empire, et il comprit dans ses observations l'Italie et la Belgique, aussi bien que la France proprement dite. Plusieurs rapports du plus haut intérêt par les faits nombreux et les vues générales qu'ils renferment, furent adressés par M. De Candolle, à la suite de ses voyages, au Ministre de l'Intérieur, et publiés par les soins du Gouvernement. Les documents que M. De Candolle recueillit n'ont pas tous, cependant, vu le jour ; plusieurs ont servi plus tard à leur auteur quand, de retour à Genève, il s'est occupé de notre agriculture. Mais je me hâte d'arriver à ce moment heureux où Genève reprit possession du savant que la France semblait lui avoir enlevé pour toujours.

L'heure de notre délivrance avait sonné ; déjà les Genevois que la perte de notre indépendance avait disséminés en pays étrangers, s'ébranlaient pour rentrer dans une patrie que le généreux dévouement de ceux qui y étaient restés venait, avec l'aide de la Providence, de leur rendre d'une manière inespérée. Belles journées pour Genève que celles qui voyaient revenir à elle les D'Ivernois, les Dumont, les Marcet, les De Candolle ! Belle époque que celle où ces hommes vénérés, n'écoutant que leur cœur de citoyens, quittaient des positions brillantes pour

apporter de concert à la patrie le tribut de leurs talents et de leur renommée ! Digne hommage que celui qu'ils rendaient ainsi, en venant travailler à la gloire et au bonheur de leur patrie, à ces citoyens respectables à tant de titres qui la leur avaient récemment rendue !

Il faut avoir vu des temps semblables à ceux que je rappelle pour comprendre ce que c'est que l'amour du pays. On aime comme sa mère la patrie dans laquelle on est né ; mais celle dans laquelle on est né et qu'on a fait renaître à son tour, on l'aime à la fois comme on aime sa mère et comme on aime sa fille. Voilà le secret de cet amour à la fois si tendre et si profond qu'avait pour la République la génération de ces grands citoyens qui préparèrent, réalisèrent et honorèrent notre Restauration, en servant le pays tous avec un même cœur, chacun suivant ses facultés et par des voies différentes. — Jeunes gens, je voudrais pouvoir vous rendre témoins comme je l'ai été à votre âge, de cette époque mémorable de notre histoire. Vous aimez votre pays, je n'en doute pas ; mais vous sauriez encore mieux ce que c'est que de l'aimer, et les sacrifices pour lui vous seraient plus faciles à comprendre et à faire vous-mêmes, si vous aviez vu les sollicitudes dont il fut l'objet et le dévouement désintéressé qu'il inspira.

De retour à Genève, De Candolle ne tarda pas à être nommé Membre de la Société des Arts, dans le Comité d'Agriculture ; mais en 1819 il fut appelé, d'une manière spéciale, à s'occuper de l'agriculture de notre Canton. Membre de la Commission du Conseil Représentatif chargée d'examiner la grave question des subsistances, il fit au nom de cette Commission un rapport remarquable, où les vues les plus saines de l'économie politique se trouvaient associées aux idées les plus pratiques pour notre pays. Document précieux des ressources de production qu'offrait le Canton de Genève à cette époque et de celles en même temps qu'il serait capable d'offrir, ce rapport fit une grande impression. De Candolle avait dit que la véritable manière de procurer au pays des subsistances suffisantes, c'était la liberté du commerce et l'encouragement de l'agriculture. Chez De Candolle l'action suivait de près la parole ; aussi ne tarda-t-il pas à mettre lui-même la main à l'œuvre. Au lieu de créer un rouage nouveau, il eut l'heureuse idée de développer une institution qui contenait en germe une véritable Société d'Agriculture, et de rattacher ainsi à son plan et les partisans des innovations en agriculture qui voulaient imprimer un mouvement rapide, et ceux plus timides qui craignaient des changements trop prompts et trop complets. Le Comité

d'Agriculture de la Société des Arts, peu actif jusqu'alors, devint la Classe d'Agriculture ; et cette dénomination rappelle chez nous, depuis 25 ans, tout ce que peuvent l'activité et la persévérance réunies. Il fallait de l'argent pour l'œuvre nouvelle, et l'Etat ne pouvait en donner beaucoup : De Candolle sut en trouver en intéressant à la nouvelle institution une foule de souscripteurs, qui donnèrent bientôt par plaisir la somme annuelle à laquelle ils avaient d'abord contribué par dévouement. Ce succès fixa l'attention de la Société des Arts; le savant distingué qui la présidait alors en fut frappé. M. le professeur Marc-Auguste Pictet, qui savait toujours avec une absence d'amour-propre remarquable, accueillir les idées des autres, travailla avec M. De Candolle à réorganiser la Société des Arts sur le même plan qui avait dirigé la réorganisation de la Classe d'Agriculture. Les Classes des Beaux-Arts et d'Industrie furent alors fondées, et la Société prit la forme qu'elle a conservée jusqu'ici.

Ces soins donnés à la Société tout entière ne firent point perdre de vue à M. De Candolle sa première création, la Classe d'Agriculture. Il en fut le président dès son origine, en 1820, et il le fut de nouveau en 1822 et 1824. Il cessa de l'être dès lors, ayant été appelé en 1825 à rem-

placer M. Pictet dans la présidence de la Société. Indépendamment de l'activité qu'il imprima à tous les travaux de la Classe, de l'établissement d'un Bulletin auquel il contribua, M. De Candolle rendit à l'agriculture certains services spéciaux que la Classe n'a point oubliés. Il vit dans la fondation du Jardin non-seulement une institution indispensable pour la science, mais aussi un établissement utile pour l'agriculture et pour l'horticulture de notre pays. Il y fit cultiver des variétés nouvelles de légumes et de fruits que ses relations étendues lui rendaient faciles à se procurer; il introduisit et acclimata dans notre pays bien des plantes d'agrément jusqu'alors inconnues; personne n'ignore que c'est à lui que nous devons, en particulier, l'introduction en pleine terre du beau marronnier rouge, l'un des ornements de nos jardins, celle de plusieurs pommiers à cidre dont il fit venir les greffes de Normandie, etc. Il recueillit au Jardin plus de 500 variétés de vigne, dans l'espérance que les agriculteurs, en les étudiant, pourraient reconnaître celles qui seraient susceptibles d'améliorer nos vignobles. Il s'occupa surtout de réunir la presque totalité des variétés connues de pommes de terre, et, après les avoir fait toutes cultiver dans le même enclos, il publia un rapport circonstancié qui lui coûta beaucoup de travail. Un mé-

moire sur l'histoire des choux, fait dans le même but et envoyé par M. De Candolle à la Société d'horticulture de Londres, comme remerciement de ce qu'elle l'avait nommé son associé étranger, fut imprimé dans les Mémoires de cette Société et eut en Angleterre un grand succès. Ajoutons encore un rapport détaillé fait au nom d'un Jury chargé d'adjuger un prix pour l'encouragement des pépiniéristes, dans lequel M. De Candolle expose l'état actuel des pépinières du Canton, qu'il visita toutes lui-même, et les principes d'ordre et de méthode nécessaires à introduire dans ces établissements. Une instruction sur l'emploi des engrais liquides, rédigée sous l'impression du parti qu'il en avait vu tirer dans la Suisse allemande, fut grandement appréciée et reproduite dans presque tous les journaux agronomiques de l'Europe.

M. De Candolle ne se borna pas à des instructions écrites ; il donna un cours de botanique agricole qui excita le plus vif intérêt. Il avait d'abord destiné ce cours à l'impression, mais il s'est borné à l'insérer seulement en partie dans son 3me volume de la Physiologie végétale. Enfin le nom de M. De Candolle se rattache encore à ces expositions de fleurs qui ont si puissamment contribué à répandre chez nous le goût de l'horticulture; il fit partie pendant quelques an-

nées du Jury chargé de juger ces expositions, et il contribua à imprimer à cette culture une marche un peu suivie et propre à la favoriser.

Vous savez, Messieurs, que les soins nécessaires à sa santé joints aux travaux importants qui étaient le grand objet de sa vie, obligèrent M. De Candolle à renoncer à plusieurs de ces occupations où son intervention avait été si utile, mais dans lesquelles il fut graduellement remplacé par son fils, qu'il eut la joie de voir apprécié comme il méritait de l'être, et dont, disait-il avec ce sourire que vous lui connaissez, il commençait à être jaloux.

Je n'ai retracé que bien imparfaitement les services que M. De Candolle rendit à l'agriculture de notre pays; je dois ajouter encore qu'il eut à combattre beaucoup de préjugés et de routines, et que le bien négatif qu'il produisit ne fut ni le moindre, ni celui qui lui coûta le moins de peine. Jamais il ne se décourageait, et toujours actif, toujours ingénieux, les améliorations qu'il ne pouvait obtenir immédiatement, loin d'y renoncer, il cherchait à les préparer et à les amener avec le temps.

La Classe d'Agriculture ne fut pas seule à ressentir l'heureuse influence de M. De Candolle. La Société des Arts tout entière, la Classe des Beaux-Arts et celle d'Industrie en

eurent aussi leur part. J'ai déjà parlé de la vie et du mouvement que, par la nouvelle organisation qu'il donna à la Société et comme Président pendant 17 années, il imprima à toute l'institution. Il inaugura sa présidence par l'établissement de ce beau Musée que nous devons à la générosité des Dames Rath ; et personne n'ignore la part qu'il prit avec un ou deux de ses collègues à la réalisation de l'idée, aussi grande que patriotique, de ces généreuses amies des arts et de Genève. Charger De Candolle de leur en exprimer la reconnaissance du pays, fut, j'en suis convaincu, pour leur cœur comme pour leur esprit, le plus bel hommage que la Société pût leur rendre. Dernièrement encore, et ce fut l'un des derniers soins de sa vie, nous avons vu notre collègue, malgré l'accablement que produisaient chez lui les progrès du mal, trouver les forces et le temps de conclure avantageusement une négociation difficile et mettre, avant de mourir, la Société en possession d'une somme considérable que lui avait léguée M. Blanc. L'homme d'affaires le plus consommé et le plus actif n'aurait mis ni moins de temps ni plus d'habileté à terminer cette affaire, que ne le fit M. De Candolle. Enfin, Messieurs, qui oubliera l'intérêt et les soins qu'il apporta à la première exposition des produits de l'industrie genevoise qui eut lieu en

1828? Qui oubliera la persévérance qu'il mit à surmonter les difficultés, à combattre les préjugés qui entravaient le succès de cette exposition? Le rapport volumineux qu'il rédigea à cette occasion restera comme un modèle dans la matière, comme un document précieux de l'état de nos différentes industries en 1828, comme un monument de l'intérêt aussi vif qu'éclairé que son auteur portait à l'industrie et aux industriels de Genève.

Messieurs, le pays a fait une perte irréparable en perdant M. De Candolle. On l'a dit bien des fois, on ne saurait trop le répéter : la Société des Arts a déploré amèrement la mort de l'homme qui lui avait donné une seconde fois la vie. Elle le propose comme modèle à cette génération qui s'élève; elle s'enorgueillit de l'avoir compté dans son sein, de l'avoir eu pour président ; et par-dessus tout, Messieurs, chacun de ses membres pleure en lui un excellent collègue, un véritable ami.

La Société des Arts, aidée du produit d'une souscription spontanée a voulu conserver dans la salle de ses séances, les traits vénérés de notre illustre compatriote, reproduits par le ciseau d'un de nos artistes les plus distingués. Elle ne pouvait faire davantage; mais il nous reste, à nous tous Genevois, à élever à la mémoire de De Candolle un monument plus en harmonie avec nos regrets

et plus accessible au public. Ce monument, l'Europe entière l'attend de nous ; ne tardons pas à l'élever. Sa place est marquée dans ce Jardin, création de M. De Candolle, objet de sa prédilection, dernière promenade où il aimait à se rendre tant que ses forces purent le soutenir (1).

L'année a été douloureuse pour la Société des Arts, comme pour le pays. En perdant M. Lullin-de Châteauvieux, elle a perdu un membre précieux de la Classe d'Agriculture, un agronome distingué qui la faisait honorer au dehors et la servait utilement au dedans.

Né en 1772, Frédéric Lullin-De Châteauvieux avait été destiné à suivre la carrière militaire ; la révolution française l'y fit renoncer, et dirigea son esprit vers les arts et vers les idées littéraires pour lesquels il était si bien fait. Il fit en 1792, dans la compagnie de l'un des amis de son père, un premier voyage en Italie ; les lettres qu'il écrivit à sa mère pendant ce voyage montrent la vivacité des impressions qu'il éprouva, impressions qui déterminèrent ses goûts et ses études. Dans ses premières Lettres sur l'Italie, tout entier à l'admiration que lui inspirent ce beau pays, sa nature magnifique, ses souvenirs imposants, les chefs-d'œuvre d'art

(1) M. De Candolle, né à Genève le 4 février 1778, est mort le 9 septembre 1841, à l'âge par conséquent de 63 ans.

qu'il renferme, il décrit cette contrée avec l'enthousiasme d'une âme que fait vibrer le sentiment du beau sous toutes ses formes. On voit qu'il est sous le charme, et il y met de même tous ceux auxquels il s'adresse. Occupé fort jeune d'agriculture, art pour lequel il avait un goût inné, il retourna en Italie en 1812 pour l'étudier d'une manière spéciale dans ce pays. Les lettres insérées dans la Bibliothèque Britannique montrent avec quel zèle, avec quel plaisir en même temps, il étudiait l'état agricole de l'Italie. Rien n'échappe à sa pénétration ; produits du sol, mode de culture, conditions des cultivateurs, organisation des fermes, il voit tout et décrit tout en entremêlant avec art ses différentes observations, de manière à ne pas fatiguer par une division trop didactique, sans cependant cesser d'être toujours parfaitement clair et exact. On sent qu'il est heureux au milieu de cette riche nature, on respire avec lui l'air embaumé de l'Italie, on vit avec lui au milieu de ces belles fermes, qu'il décrit avec des couleurs si vives et une si parfaite exactitude qu'on croit les voir. C'était là l'un des grands charmes de M. De Châteauvieux que de faire aimer ce dont il parlait, que de donner le désir de voir ce qu'il décrivait et de lire ce qu'il racontait. L'esprit fin de l'auteur des Lettres de Saint-James

et du Manuscrit de Sainte-Hélène (1) perçait déjà au milieu des descriptions du voyageur en Italie; et l'écrivain à la fois gracieux et spirituel brille également, soit qu'il sonde les pensées des cabinets et des souverains, soit qu'il décrive ses impressions et qu'il raconte le résultat de ses observations. D'une égalité inaltérable de caractère, M. De Châteauvieux acceptait les maux avec cette patience, cette douceur, mais surtout avec cette soumission à la volonté divine, dont il a eu l'occasion de donner tant de preuves pendant la durée de la maladie de trois ans et demi à laquelle il a finalement succombé le 24 septembre 1841, à l'âge de 70 ans. Il a conservé jusqu'à la fin de ses jours ses facultés intactes, et, toujours le même, il a constamment parlé des jouissances qu'il lui était donné de goûter encore, sans jamais articuler une plainte, un regret de ce qu'il avait perdu, témoignant avec grâce et sensibilité sa reconnaissance pour les soins qu'on lui rendait, et profitant des derniers instants qui lui restaient pour édifier, par son exemple et ses conseils, sa famille réunie autour de lui.

Indépendamment de ses Lettres sur l'agri-

(1) Ce n'est qu'après la mort de M. De Châteauvieux que l'on a su qu'il était l'auteur de la brochure qui fit une si grande sensation en 1817, époque à laquelle elle parut sous le titre de *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue.*

culture d'Italie, M. De Châteauvieux en a publié d'autres sur l'agriculture de la France. Il a laissé même sur ce sujet un ouvrage inédit complet, que sa modestie l'avait empêché d'imprimer, mais que sa famille, nous l'espérons, mettra au jour. Cet ouvrage, dont nous ne connaissons que des fragments, se fait remarquer par une appréciation parfaitement saine des systèmes prohibitifs, en même temps que par une connaissance extrêmement exacte des ressources agricoles et industrielles de la France. C'est plus qu'un traité sur l'agriculture : c'est une véritable exposition de l'état économique de la France, faite par un homme également éloigné des théories trop absolues de l'économie politique et des préjugés étroits des partisans exclusifs des mesures restrictives. Président de la Classe d'Agriculture en 1828, M. De Châteauvieux en a constamment suivi les travaux avec un véritable intérêt ; il a, indépendamment de ses grands ouvrages, enrichi la Bibliothèque Britannique et le Bulletin de la Classe d'Agriculture de notices entièrement relatives à l'Agriculture de notre pays.

Aimé des cultivateurs dont il connaissait bien les mœurs, dont il savait parler le langage, M. De Châteauvieux réussissait admirablement bien, en entrant dans leurs idées, à les amener

graduellement à introduire dans leurs travaux les perfectionnements qu'ils auraient repoussés s'ils leur avaient été présentés de manière à heurter trop fortement leur routine. Aussi apprécié, chéri de tous les habitants du village dans lequel était cette belle campagne où il passa la plus grande partie de sa vie, il a laissé parmi eux, aussi bien que parmi tant d'amis qu'il avait à Genève et tant d'hommes de distinction qui lui étaient vivement attachés à l'étranger, des souvenirs profonds et qui ne périront point.

L'amour de la science avait conduit M. De Candolle à s'occuper d'agriculture, l'amour de la nature y avait amené M. De Châteauvieux ; l'amour de l'humanité fit de M. De Sismondi un agronome. Voilà pourquoi ces trois noms, si chers à Genève et que nous avons vus depuis deux mois si souvent associés comme ceux des trois sommités intellectuelles que notre pays a eu le malheur de perdre cette année, se trouvent unis également dans l'énumération des pertes qu'a faites la Société des Arts et en particulier la Classe d'Agriculture. De même que l'illustre savant, de même que l'homme de lettres enthousiaste du beau, le professeur d'histoire s'est occupé d'agriculture. Le premier ouvrage de M. De Sismondi est un tableau de

l'agriculture de la Toscane. On est étonné, en parcourant ce traité, de voir l'auteur des *Républiques italiennes* et de l'*Histoire des Français*, entrer dans de minutieux détails sur les plantes, sur les fruits, sur les légumes de la Toscane, décrire les différents modes de culture, les soins à donner aux mûriers, l'éducation des vers à soie, parler avec l'intelligence d'un véritable économe, de la condition des métayers et des rapports qui existent entr'eux et le propriétaire. Mais on reconnaît bientôt, dans celui qui s'est fait momentanément agronome, le philanthrope qui ne se préoccupe que du bonheur des hommes; on entrevoit l'économiste, qui fait de l'agriculture pour pouvoir, en connaissance de cause, battre en brèche le système des grandes fermes calculé seulement en vue de l'accumulation des richesses, et défendre celui de la division des terres, calculé en vue du bien-être de tous. On devine déjà l'écrivain qui attirera toutes nos sympathies pour la condition du malheureux paysan irlandais, et qui nous fera frémir au récit des infortunes de l'habitant de la campagne de Rome. Ainsi les droits de M. de Sismondi au titre d'agronome sont ceux que donne un cœur chaud et dévoué qui étudie, fait même avancer un art, en vue de servir la cause de l'humanité.

M. De Sismondi, occupé de ses grands ouvrages historiques, n'a pu malheureusement prendre une part active aux travaux de la Société des Arts depuis l'époque où la nouvelle organisation de cette Société lui aurait permis d'y jouer un rôle si utile. Cependant, antérieurement à cette réorganisation, il avait rendu des services réels au Comité d'Agriculture. L'industrie genevoise n'a pas oublié non plus qu'en 1810, à l'époque où tout tremblait sous le maître de la France, Sismondi fut, avec M. Viollier l'ancien Conseiller d'Etat, l'un des rédacteurs d'une protestation aussi énergique dans la forme que puissante par la raison, que la Chambre de Commerce de Genève adressa au Ministre de l'Intérieur de l'Empire français, contre les entraves multipliées et l'instabilité déplorable que le commerce éprouvait par le fait des mesures prises par le gouvernement à cette époque (1).

D'autres bouches plus éloquentes que la mienne ont rendu et rendent encore à Sismondi

(1) Cette pièce intéressante et dont la publication serait un juste et légitime hommage rendu à la mémoire de ses deux rédacteurs, fut adressée à M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, en réponse à une circulaire transmise par le ministre à toutes les Chambres de Commerce de l'Empire, pour les consulter sur la convenance de certaines mesures restrictives pour le transit, conséquences du blocus continental. Il est vrai qu'en adressant la demande, le ministre, suivant l'usage d'alors, avait envoyé la

les hommages qui lui sont dus à tant de titres. Je ne pourrais m'étendre davantage sur les détails de cette vie si bien remplie, sans risquer de sortir du domaine de la Société des Arts ; ce que je tais, Messieurs, vos cœurs le disent, les cœurs du moins de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher (1).

Messieurs, j'ai été long, je le sens ; mais aussi quelle tâche vous m'avez imposée que celle de vous parler des hommes que nous avons perdus dans cette année exceptionnelle et qui ne ressemble à aucune de nos 25 dernières années par la grandeur et le nombre de nos pertes ! Année cruelle où la Providence nous a fait vivement sentir que le sort des nations, comme celui des individus, est toujours entre ses mains et nous a imposé à nous qui restons une tâche à laquelle, il faut l'espérer, nous ne ferons pas défaut, du moins par le zèle que nous mettrons à la remplir dignement.

réponse. Mais, contrairement à ce que firent toutes les autres Chambres de Commerce, celle de Genève, au lieu d'envoyer la réponse prescrite, en envoya une faite par elle-même, et cela au grand scandale et au grand étonnement des puissants et des lâches de l'époque. Cette réponse, c'est la pièce que nous venons de rappeler.

(1) M. De Sismondi est né à Genève le 3 mai 1773; il y est mort le 25 juin 1842.